



DJEMILA BENHABIB

DES

FEMMES

AU

PRINTEMPS

vib éditeur

Djemila Benhabib

DES FEMMES AU PRINTEMPS

essai

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

PREMIÈRE PARTIE

L'Égypte dans l'entre-deux

Il serait bon que les femmes du Moyen-Orient soient libres de faire ce que bon leur semble de leur corps, et qu'elles ne soient pas considérées comme des objets sexuels.

Aliaa Elmahdy,
étudiante aux Beaux-Arts du Caire
qui a publié sur son blog une photo nue
d'elle-même en octobre 2011

Quand plus de 90% des femmes mariées en Égypte, comme ma mère et cinq de ses six sœurs, ont subi une mutilation génitale au nom de la décence, alors sûrement, il est nécessaire que tous, nous blasphémions. Quand les femmes égyptiennes sont soumises à d'humiliants « tests de virginité » uniquement parce qu'elles ont osé prendre la parole, il n'est pas temps de se taire.

Mona Eltahawy

Certains ont perdu leurs yeux pour que tu puisses voir.

Graffiti lu au Caire

La répudiée, le petit mécano et les fantaisies d'Amira

En fin de journée, le soleil caresse délicatement les avenues du Caire. Les esprits s'apaisent et l'atmosphère devient propice aux échanges. Une luminosité particulière inonde les balcons caramel des façades néoclassiques dévorées par la poussière de la rue Champollion, bordée d'immenses flamboyants centenaires dont les fleurs rouge-orange volent çà et là. Le centre-ville moderne est né de la vision du khédivé Ismaïl Pacha (1863-1879), petit-fils de Méhémet Ali, le fondateur de l'Égypte moderne. Il avait souhaité fonder à côté de la vieille ville un quartier au cachet européen, dont l'architecture prendrait pour référence celle de la capitale française. L'effet est unique.

Des hommes attablés en terrasse tirent sur une chicha au tabac imbibé de mélasse en enfilant thés

et cafés. Des nuages d'une épaisse fumée parfumée de miel et de pomme flottent dans l'air. Les *effendi*, *pacha*, *doctour*, *mou'Allem*, fusent de toute part : maître, monseigneur, docteur, patron... Magie du verbe et des sons, ces quelques expressions d'une époque révolue titillent mes oreilles. Un couple, légèrement en retrait, se frôle discrètement des doigts en sirotant un jus de mangue. Ici, les amoureux se cachent pour s'embrasser. Les étreintes sont toujours mal vues. Tout plaisir charnel est un acte de transgression. Dans les rares parcs de la ville, des surveillants sont payés pour guetter les caresses et réprimander le moindre débordement sensuel.

Passant à proximité de Midan Tahrir, la « place de la Libération », et du Musée d'égyptologie, la rue qui porte le nom du savant français qui a décrypté les hiéroglyphes est bordée d'innombrables garagistes. J'ai cherché en vain le numéro 35, là où habitait le grand cinéaste Youssef Chahine, qui a mis tout son charisme et sa fougue au service d'un militantisme humaniste. Mais il ne reste pas grand-chose de ce cinéma qu'il avait transformé en demeure. Entre deux ateliers de mécanique, dans le vacarme et la poussière, quelques cafés, des commerces de fruits et de légumes, des épiceries et des gargotes agrémentent le quotidien des habitants de ce quartier populaire. Il ne manque que le coiffeur avec ses serviettes étendues sur un séchoir extérieur. Le boucher, dans sa *galabiya* impeccable, ventre proéminent et moustache grisonnante, est assis devant

son échoppe où est exposé un demi-mouton. Il converse avec un vendeur de melons dont la marchandise est soigneusement disposée sur une carriole tirée par un mulet. Et voilà le ferrailleur, à la recherche de tout : l'électronique désuète, les télévisions, les lampes, tout ce qui est en métal ; il crie à n'en plus pouvoir : « *Bikiya! Roba bikiya!* », un appel qui vient de l'expression italienne *roba vecchia*, « vieux trucs ». Il avance sur son vélo-benne en faisant bien attention d'éviter les flaques d'eau stagnante et les détritiques qui envahissent des allées défoncées, une aubaine pour quelques chats souffreteux qui viennent y trouver un dernier lambeau de viande au milieu des nuées de bestioles en fête.

Fatma la répudiée

Non loin de là, assise sur un tabouret en plein centre du trottoir, une quinquagénaire s'active à manger ses macaronis dans une gamelle en plastique. Un même dépenaillé, les cheveux en bataille, tourne autour d'elle sans qu'elle y prête attention. « *Taali, taali!* » viens, me dit-elle en me montrant un paquet de mouchoirs en papier. Les rues du Caire sont peuplées de ces femmes corvéables à merci, souvent assises à même le sol, à longueur de journée, qui étalent devant elles des babioles qu'elles vendent pour trois fois rien. À cinquante-deux ans, la vie de Fatma s'achève déjà. « Je suis vieille et sans toit, mon mari m'a répudiée pour une plus jeune, qu'il soit maudit à jamais ! » gémit-elle.

Son récit s'ajoute à celui de ces quatre millions de femmes divorcées dont le nombre ne cesse de croître. Analphabète et sans le sou, la mère de famille a dû se résigner à quitter son petit village dans le Saïd, en Haute-Égypte. « Ici, je peux au moins manger, m'explique-t-elle, et je suis loin du regard des miens. Je suis partie pour leur éviter l'infamie et les commérages. Chez nous, l'honneur est plus important que tout, et une femme répudiée, c'est le pire des déshonneurs. » Oui, cela, je le savais déjà : celle qui est renvoyée par son mari n'est plus vraiment une femme, c'est une moins que rien.

Et ce malheur peut s'abattre à tout moment. Pour se débarrasser d'une épouse encombrante, un mari n'a rien à faire sinon lui dire : « Tu es répudiée ». Et c'est fini ! Elle est divorcée de facto, sans même un document officiel reconnu par l'État¹. En l'absence de filet social, les plus vulnérables errent dans les rues, leur marmaille sous le bras. Il y a aussi l'asile, où quelques malheureuses atterrissent ; le très beau film *Femmes du Caire*, de Yousry Nasrallah, raconte l'histoire d'une de ces femmes internées en clinique psychiatrique après un mariage raté. À ce fléau s'ajoute celui des enfants des rues qui errent comme

1. À la différence de l'époux, l'épouse n'a le droit de demander le divorce qu'en saisissant un tribunal, à moins qu'elle n'ait été autorisée par son époux à divorcer elle-même par le pacte du mariage, ou par une disposition particulière. L'époux, quant à lui, peut même autoriser un tiers à divorcer d'avec son épouse à sa place.

des âmes en peine et cherchent de la nourriture dans les décharges et les terrains vagues. Certains estiment leur nombre à plus d'un million, concentrés essentiellement au Caire et à Alexandrie. Usés par ce quotidien où l'on souffre, où l'on crève de faim et où l'on désespère, plusieurs finissent sous un pont, la tête explosée. Dans toutes ces tragédies humaines, la mort rôde, poignante et implacable.

Fatma a le buste incliné au-dessus de son plat, le rythme de ses coups de fourchette s'amplifie peu à peu, puis s'interrompt soudainement quand une épaisse boucane s'échappe de l'atelier de mécanique situé à quelques mètres. Ouf ! Une pénible odeur de brûlé se répand instantanément. La divorcée se redresse, met de côté son pot et commence à pester contre une ombre lointaine. « *Ya wahach !* Espèce de monstre, crie-t-elle, on ne peut même plus manger dans la tranquillité ! » Les mains noircies par la graisse, le front ruisselant de sueur, le jeune homme qui s'emploie à remettre en route un véhicule épuisé par l'infamale circulation cairote relève la tête et fait un geste de la main en guise à la fois de salutation et d'excuse. « *Samihini !* », pardon. Pour prendre la mesure de l'inventivité égyptienne, il faut passer un moment dans ces laboratoires d'ingénierie improvisés où plus aucun moteur n'est entièrement ce qu'il était à l'origine. Mais, *maalech !* – vocable essentiel du dialecte –, c'est pas grave, ça fonctionne ! « Ça », c'est toujours quelque chose d'hybride.

Fatma, la femme de la rue, avec son fort caractère, a su gagner le respect de quelques âmes. Lorsqu'elle grommelle, on ne peut pas faire semblant de ne pas l'entendre car elle se mettra très vite à hurler. Et comme ce n'est pas une femme tout à fait comme les autres, on lui pardonne ses écarts. La répudiée pousse un soupir, allume une cigarette et regarde le ciel.

Le petit mécano de la rue Champollion

À l'entrée du garage, des curieux s'agglutinent pour s'extasier devant une BMW stationnée au milieu de vieux tacots. Pour une rare fois, richesse et pauvreté se côtoient. Les deux extrêmes font mine de s'accepter pendant quelques heures. « *Gamila, awi, awi, waelahi!* », elle est très jolie, je le jure, lance Walid, qui charrie des pots d'échappement. Il rêve de devenir mécanicien, comme son frère. Pour le moment, il n'est que simple apprenti et gagne 70 livres égyptiennes par semaine, soit l'équivalent de 12 dollars canadiens. Une misère, comparé au salaire hebdomadaire moyen des employés des usines du secteur privé – 275 £E (47 \$) – ou du public – 410 £E (70 \$). Mais à douze ans, on ne fait pas la fine bouche et on se contente de peu. Orphelin de père, il a vu sa vie basculer quand sa mère s'est remariée. Il détestait son beau-père dont le premier passe-temps était de cogner les enfants de sa nouvelle épouse. Alors un jour, Walid et son frère aîné en ont eu assez et ont claqué la porte, un sac sur le dos.

Les yeux rieurs et pleins de promesses, le petit mécano se confesse: «L'école, je détestais, alors j'ai arrêté. Je n'en pouvais plus de rabâcher des récitation. De toute façon, aux yeux du professeur, je n'étais qu'un paresseux parmi tant d'autres.» La part de l'enseignement s'élève à environ 12 % du budget de l'État égyptien. Dans le public, où l'accès aux études est gratuit depuis la Révolution de 1952 (l'éducation est un droit constitutionnel), le niveau est affreusement bas. Les élèves s'entassent dans des écoles surpeuplées et sans moyens. L'infrastructure n'a pas suivi la démographie. En 1952, le pays comptait 20 millions d'habitants; aujourd'hui, c'est à peine la population du Caire, la plus grande mégapole du continent africain. Les programmes et les méthodes d'enseignement sont totalement désuets. De nombreux plans de réformes ont bien été lancés au cours des dix dernières années par le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, mais le constat d'échec est saisissant; l'enseignement est dans un état désastreux.

Difficile de faire sa place dans une classe de 85 élèves! Les plus nantis prolongent leur journée scolaire en prenant des cours particuliers chez leurs enseignants, ce qui leur permet de s'assurer de l'obtention d'une note de passage convenable. Quant aux maîtres, dont les salaires sont ridiculement bas – 1 200 £E (205 \$) par mois après vingt ans de service dans le primaire et 2 000 £E (340 \$) au niveau universitaire –, ils parviennent ainsi à augmenter leurs

revenus: de quoi doubler ou tripler leur salaire ou même davantage, assez peut-être pour se payer un livre de temps en temps. Lorsque l'examen revêt un caractère national, comme celui du baccalauréat, des situations tout à fait inattendues surviennent. Puisqu'on ne peut pas acheter la note de passage, faisons dans la tragédie! Des parents orchestrent parfois des scènes de lamentations pour réclamer l'annulation des questions difficiles! Sans parler des tentatives de tricherie collective...

Fait plus qu'inquiétant, les plus dégourdis des enseignants, souvent les plus qualifiés, vont en nombre travailler dans les monarchies du Golfe. Après quelques années, ils rentrent au pays, les poches pleines et la tête complètement pourrie par le poison wahhabite. Du fait de leur statut social, ces nouveaux riches peuvent agir efficacement pour « réislamiser » la société. Le même phénomène s'observe pour différents corps de métiers. Après avoir été attirés vers l'Arabie saoudite par le boom pétrolier d'il y a une dizaine d'années, des milliers de travailleurs égyptiens rentrent au bercail et renouent avec leur ancien emploi. Leur arrivée en masse coïncide avec la nouvelle mainmise des Frères musulmans sur presque tous les syndicats. L'émanation de cette nouvelle classe sociale montante a été encouragée dès les années 1970 par le virage économique libéral du président Anouar el-Sadate (1918-1981) et son alliance avec les Frères musulmans. Depuis

ce temps-là, la religion n'a cessé de gagner en influence. Après la défaite de la guerre des Six Jours de 1967 contre Israël, le rêve du panarabisme s'éloignait peu à peu, et à mesure que cet idéal s'évanouissait, un autre se dessinait qui allait avoir pour pivot l'islam.

Les étudiants qui parviennent à la fin du cycle universitaire ne sont pas au bout de leurs peines. Chaque année, ils sont près de 500 000 à arriver sur le marché du travail. L'impossibilité d'absorber ces nouveaux demandeurs d'emploi se traduit par un taux de chômage croissant, particulièrement parmi les jeunes. Le chômage s'explique donc en premier lieu par l'augmentation de la population active et l'insuffisante création d'emplois. « Il n'y a pas de perspective d'emploi véritable pour la jeunesse diplômée », m'explique un vendeur rencontré au souk Khan al-Khalili dans Masr al-Qadîma, la vieille ville (par opposition à Masr al-Gadîda, la nouvelle). « Pour travailler, on est obligé de s'éloigner de son domaine d'études, quel qu'il soit. Pour ma part, j'ai le diplôme de communication de l'Université du Six-Octobre. Je suis de la cohorte de 2003, et je n'ai jamais travaillé dans mon domaine. Pour mettre un pied quelque part, il faut du piston sinon tu croupis comme moi, dans cette boutique que tu vois. Je l'ai héritée de mon père, c'est elle qui fait vivre ma famille. J'ai deux enfants. Ma femme ne travaille pas. Enfin, je ne veux pas

qu'elle travaille. Sa place est à la maison avec les enfants. » Oui, ce jeune homme qui porte des jeans et un T-shirt près du corps se scandalise du travail des femmes. « Parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. À l'extérieur du domicile, les tentations sont grandes. Et puis, en cette période de chômage, il vaut mieux que les femmes n'occupent pas les emplois destinés aux hommes. C'est l'homme qui doit prendre en charge le foyer, ce n'est pas à la femme de le faire. C'est lui, le chef de la famille. » Cette idée est largement répandue, évidemment, dans les milieux islamistes.

Le cheikh Hazem Salah Abou-Ismaïl, candidat salafiste à l'élection présidentielle avant sa disqualification, souhaite même que toutes les femmes, qu'elles soient musulmanes ou chrétiennes, soient voilées. Beau joueur, il a même proposé de leur verser un salaire à condition qu'elles restent à la maison. C'est que celles qui quittent le foyer pour aller travailler s'expose au harcèlement sexuel. « La femme est obligée de travailler contre son gré. Raison pour laquelle il faut qu'elle reste au foyer pour garder les enfants. Pour cela, elle mérite un salaire. » Implacable raisonnement.

Ceux qui n'ont pas de parents pour les mettre sur les rails se tournent, très tôt, vers les menus travaux. À peine sortis de l'enfance, ils mettent l'épaule à la roue pour aider leur famille : ils lavent, frottent, balaient ou transportent des caisses dans les marchés,

besognent dans les cuisines, les arrière-boutiques ou les ateliers de mécanique. Un tiers des Égyptiens ont moins de 15 ans, et 8 à 10 % des membres de la tranche d'âge des 6-14 ans seraient ainsi employés à diverses tâches souvent dures et insalubres. Dans un pays où 40 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, faire travailler des enfants est tristement banal. N'a pas d'enfance qui veut !

Les fantaisies d'Amira

Un visage de poupée maquillé outrageusement, les yeux vifs comme l'éclair, de grosses boucles d'oreilles, les cuisses et les fesses moulées dans une jupe qui descend jusqu'aux chevilles, voici Amira, dont les cheveux sont couverts d'un foulard bleu pâle et noir, dans le style *khali*, venu du Golfe persique. C'est la tendance de l'heure ; avec le niqab qui gagne de plus en plus d'adeptes. Les deux amies d'Amira, tout aussi coquettes, sirotent un Pepsi en picorant quelques graines de lupin éparpillées sur la table. Racha porte des lentilles bleues et Souad, l'oreille collée à son cellulaire jaune, montre fièrement sa manucure incrustée de paillettes mauves. Elle non plus ne lésine pas sur le fard : un rouge à lèvres vif, plusieurs couches de mascara et un trait de crayon noir sur les sourcils pour rehausser le regard. Toutes trois sont vêtues à l'image de ces mannequins aux vêtements moulants que l'on voit dans les vitrines des boutiques de la grande avenue Talaat-Harb, l'une des principales artères commerçantes du centre-ville.

À Paris ou à Montréal, on retrouverait sans peine les mêmes modèles, à un détail près : au Caire, les mannequins arborent presque toujours un foulard sur la tête.

Sur la terrasse du Shéhérazade, au 3, rue Alfi, là où converge après minuit et jusqu'aux petites heures du matin le prolétariat de la danse du ventre pour se perdre sans pudeur dans les ondulations et les décolletés plongeants, l'ambiance est légère. Des haut-parleurs crachotent des chansons d'amour. Après Amr Diab, dont les filles raffolent, place à Abdelhalim Hafez (1929-1977), l'un des chanteurs les plus aimés du monde arabe, surnommé « *al-Andalib al-Asmar* », le rossignol brun. À cette heure de l'après-midi, l'établissement accueille quelques couples venus se réfugier sur la terrasse du deuxième étage, loin des regards indiscrets. « *Bladi dancing at midnight, come, you will enjoy, it's very good* », insiste le serveur à la bouille sympathique qui me reçoit à bras ouverts et se précipite derrière le bar pour me concocter une délicieuse boisson à base de mangue, d'orange et de fraise alors que je n'avais rien commandé. La vue du Caire est imprenable. Des terrasses se superposent sans fin jusqu'à l'horizon. Beaucoup sont en décrépitude. Les immeubles sont dans un état de délabrement assez avancé : élévations anarchiques, habitations sur les toits, dégradation des parties communes, façades modifiées par rapport à leur état originel et publicité invasive, et

aussi ces immenses panneaux *Allah Akbar* plantés dans le décor. Il faut croire que même en pleine misère, Allah reste grand !

Les manières raffinées, Amira, Racha et Souad, étudiantes à l'Université du Caire, palabrent, rient et étirent le temps en fumant une chicha. Dans cette scène joyeuse et intimiste, il y aurait le sujet d'un tableau impressionniste. Toutes trois rêvent du prince charmant. Vous savez, celui qui fera voler autour d'elles les billets de banque, qui viendra les soustraire à la fadeur de leur existence pour les emmener en carrosse, c'est-à-dire dans une voiture chic, vers une somptueuse maison. Ce désir est en soi une évasion de la prison à ciel ouvert imposée par des difficultés économiques et des contraintes sociales et religieuses de plus en plus insoutenables. Pour montrer l'ampleur du phénomène, un étudiant en commerce a sorti sa calculatrice : « Le jeune musulman qui veut se marier – afin de ne pas commettre le péché – doit économiser le total du montant de sa paye pendant vingt ans pour pouvoir constituer la dot ; il a besoin de vingt autres années pour pouvoir payer un acompte pour un appartement – et cela si les prix n'augmentent pas. Sinon, il passera sa vie à économiser le montant de ses funérailles². » L'article

2. Cité dans Karine Tourné , « Le chômeur et le prétendant », *Égypte / Monde arabe*, Deuxième série : « L'Égypte dans le siècle, 1901-2000 », n°4-5, 2000-2001.

d'où est extraite cette citation date de 1981 ; les prix ont grimpé depuis...

Ces obstacles ont pour conséquence immédiate le recul de l'âge au premier mariage. Alors que dans les années 1980 l'âge moyen du mariage était de 22 ans (24 ans pour les hommes, 19 ans pour les femmes), aujourd'hui il est différé d'environ dix ans. Une étude effectuée en 2008 par l'Organisme central de mobilisation et des statistiques révèle qu'environ 97 000 Égyptiennes se sont mariées après 30 ans, et plus de 27 000 après 35 ans ; 5 millions de femmes qui ont dépassé la trentaine sont encore célibataires³.

Les unions changent et les désunions aussi. Le Caire et Alexandrie comptent une proportion record de divorcés : 46 % des mariages conclus dans ces deux villes finissent par un divorce, et ce, dans la première année qui suit les noces. Tout cela n'a rien pour rassurer Racha, Souad et Amira. À 22 ans, cette dernière s'inquiète déjà de son sort. Son cœur a chaviré il y a quelques mois pour un jeune étudiant de sa faculté, mais le *maktoub*, le destin, s'est mis en travers de leur chemin. Un mariage coûte plusieurs milliers de livres. Les convives viennent de partout et les festivités s'étalent sur plusieurs jours. Les dépenses pour les toilettes et les bijoux ne se

3. Dina Darwich, « La maternité à 40 ans », *Al-Ahram Hebdo*, n° 720, juin 2008, < hebdo.ahram.org.eg >.

comptent pas. D'où l'obsession du mâle pourvoyeur. En contrepartie, on exige de la femme respect, fidélité et soumission. On la veut pieuse (c'est-à-dire portant le hidjab) et de bonne famille. On la choisit aussi pour sa beauté et son éducation (pas toujours dans cet ordre).

Un garçon dépose une braise de charbon de bois sur le foyer de la chicha alors qu'un autre apporte des tasses de café. Racha s'empare délicatement du tuyau, aspire quelques secondes puis expire la fumée. La discussion reprend de plus belle. Le joyeux trio s'anime. Amira s'emporte quand je l'interroge : « À quoi bon brûler pour une passion inaboutie ? Pourquoi se laisser dévorer par l'amour ? Pour finir fou comme ce pauvre Kais, totalement éperdu de Leïla ? Non, ce n'est pas de l'amour... juste l'envie pressante de combler un besoin sexuel ; alors mieux vaut un homme riche. L'essentiel, c'est qu'il me garantisse une belle vie, tu comprends ? De toute façon, l'amour vient *après* le mariage. Alors pourquoi pas un homme aisé ?

— Même s'il est beaucoup plus âgé ou déjà marié ?

— Et alors ? S'il a assez d'argent pour entretenir plusieurs femmes, pourquoi pas ? »

Les filles... ça s'achète

Prise entre son désir de liberté et ses fantasmes de servitude consentie, Amira cherche son colonel Delmare, son Charles Bovary ou encore son Alexis

Karénine. Mais voilà, ni Indiana, ni Emma, ni même Anna n'étaient épanouies auprès de leurs riches maris. Amira a la beauté tragique de ces héroïnes qui souffrent du contraste entre l'infini du rêve et la pauvreté de leur existence de femmes esclaves, confinées dans l'univers étroit des convenances sociales. Quand elle me parlait avec fièvre, ses yeux trahissaient sa tristesse. Ces femmes prisonnières des apparences ne réalisent-elles pas qu'elles obéissent à un système dans lequel leurs semblables se consomment et se consomment ? Que dire de cet ennui qui les étreint et du poids constant de l'impossibilité d'exister par elles-mêmes qu'elles me confient dans un murmure qui résonne à mon oreille comme un cri de rage impuissant ? Et de la frustration de tous ces hommes pour qui le mariage est le seul moyen de combler un besoin sexuel et qui, en attendant la noce, sont prêts à toutes les bassesses pour assouvir leurs désirs étouffés ? À la moindre occasion de promiscuité, tous les verrous volent en éclats ! Pourtant, tous ou presque ont le front marqué d'une tache violacée, la *zebiba*, ce « grain de raisin », signe de piété qui résulte de leurs prosternations quotidiennes.

Les richissimes hommes du Golfe ont trouvé dans cette situation un réservoir de filles et de femmes très jeunes où ils vont piocher au gré de leurs « voyages d'affaires », convolant quelques jours avec elles en échange d'une dot allant de quelques centaines à

quelques milliers de dollars, somme qui varie en fonction de la beauté, de l'âge et de la virginité de la prétendante. Le trafic d'êtres humains est en forte augmentation et l'Égypte est en tête des pays à risque. La presse déborde d'histoires plus tristes les unes que les autres. On rapporte le cas d'un père de famille infirme qui a vendu ses deux filles mineures, l'une à 5 000 £E (850 \$) et l'autre à 7 000 £E (1 200 \$). On dit que la petite Aya, âgée de 14 ans, s'est rendue au commissariat pour dénoncer son père qui l'avait obligée à prendre pour époux un vieillard de nationalité saoudienne, marié à quatre femmes et père de 11 enfants, pour la somme de 14 000 £E (2 380 \$). Le quotidien *Al-Masry al-Youm* (*L'Égyptien aujourd'hui*) suit les traces d'un réseau nommé al-Missyar, qui s'est spécialisé dans la filière en parcourant les campagnes à la recherche de créatures idéales : des filles pauvres de 13 à 14 ans. Le journal rapporte les propos de Chouq, 18 ans : « J'ai pris l'habitude de me marier avec des Saoudiens, des Bahreïnais et des Émiratis. La première fois, j'avais 14 ans et demi, je me suis mariée une soixantaine de fois. La période de mariage la plus courte a été de deux jours et la plus longue, de deux semaines. »

Pourtant, depuis 2008, la loi pénalise le mariage des filles dont l'âge est inférieur à 18 ans (avant, la limite était de 16 ans). Mais les Frères musulmans, majoritaires au parlement, veulent abaisser le seuil à 14 ans. Pour justifier cette manœuvre qui légaliserait

la pédophilie, les islamistes n'ont qu'un seul argument: l'évocation de la vie du Prophète. « N'a-t-il pas épousé dans la cinquantaine la jeune Aïcha, qui était âgée de neuf ans? » arguent-ils pour justifier ce revirement. Le « mariage spécial », *zawaj mutaa*, également appelé mariage touristique, saisonnier, de plaisir ou temporaire, est une pratique chiite. Ces unions qui durent tout au plus quelques semaines ont longtemps été décriées par l'orthodoxie sunnite. Mais la pratique a fait son chemin et s'est répandue au Maghreb et en Orient. Dans la plupart des cas, on se contente de la cérémonie religieuse et on évite de laisser une trace à l'état civil. Les imams marchent dans la combine, les familles empochent une partie du pactole et les entremetteurs y trouvent leur compte. Des courtiers, des notaires et des avocats offrent également leurs services.

Je regarde Amira dans les yeux et l'interroge une dernière fois sur ses intentions, afin d'être bien sûre d'avoir compris son message: « Le mariage même pour quelques jours avec un riche type du Golfe, c'est OK ?

— *La, la*, non, non, ça jamais ! Je le veux égyptien », répond-elle fermement dans un éclat de rire.

Au moment de régler, le serveur se précipite à la caisse et me demande de mettre mon porte-monnaie de côté. « *It's free for you. It's the Egyptian hospitality* », répète-t-il avant de se lancer en arabe dans une

tirade romantique: « Je pensais que ma dulcinée ressemblait à la lune, mais j'ai découvert que c'est la lune qui lui ressemble. » *Choukran!*

Un peu sonnée par cette transition abrupte de l'argent roi au romantisme le plus fleur bleue, je sors étourdie. Cyrano habiterait-il Le Caire? J'ai l'impression d'avoir rencontré des comédiens. J'emprunte la rue Alfi en direction de la place du même nom, où les chaises et les tables en plastique s'alignent sous des parasols colorés dans un joyeux brouhaha. Dernier coup d'œil sur le restaurant Alfi Bey, une institution du quartier, avant de mettre le cap sur la vieille ville.

Des riches toujours plus riches et des pauvres encore plus pauvres

Misère, chômage et analphabétisme colorent la trame sociale d'un pays aux prises avec des disparités économiques de plus en plus grandes. Les plus modestes semblent au bord de l'épuisement, mais ils doivent lutter constamment pour survivre. Les plus riches, eux, s'arrangent autrement. Selon Ossama Hassanein, financier et professeur à l'école de commerce de l'Université américaine du Caire, environ 200 familles sont parvenues à s'enfuir avec 90% des richesses du pays. Le taux d'imposition maximal est de 25 % pour les particuliers comme pour les sociétés, dont certaines bénéficient d'importantes exemptions. L'institution d'un impôt sur

DES FEMMES AU PRINTEMPS

Au printemps 2012, Djemila Benhabib a vécu au rythme du Caire et de Tunis. Avec la curiosité et la passion qu'on lui connaît, elle s'est imprégnée du quotidien et des préoccupations des habitants des deux capitales pour mieux dépeindre l'histoire en marche, celle de deux grands pays que de courageuses insurrections populaires ont débarrassés de leurs dictateurs.

Au cœur du combat pour l'avènement de véritables démocraties dans le monde arabe et musulman, deux batailles décisives sont en cours : l'une pour la liberté des femmes, et l'autre, pour la séparation des pouvoirs politique et religieux. En Tunisie comme en Égypte, les victoires électorales de l'islamisme politique mettent en effet en grave péril des acquis laïques et progressistes obtenus de haute lutte par le passé. D'où viendra la lumière ? Djemila Benhabib est convaincue, avec d'autres, que ce sont les femmes qui achèveront les révolutions du printemps arabe.

Voici un livre sensible et lucide qui nous fait découvrir les aspirations de millions de femmes et d'hommes qui ne souhaitent rien d'autre que l'égalité et la justice.



Djemila Benhabib est essayiste et journaliste. Engagée pour la cause des femmes et contre les intégrismes politico-religieux, elle est devenue une figure incontournable des débats sur la laïcité et le féminisme. Lauréate 2012 du Prix international de la laïcité, elle a également signé chez VLB *Ma vie à contre-Coran* (2009) et *Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident* (2011).